

Edifice & Artifices. Histoires constructives, Recueil de textes issus du Premier congrès francophone d'histoire de la construction, Paris, 19-21 juin 2008, dir. Robert CARVAIS, André GUILLERME, Valérie NÈGRE y Joël SAKAROVITCH, Paris, Picard, 2010, 1277 pp. ISBN: 978-2-7084-0876-0.

A la suite et dans l'ambiance des conférences internationales prononcées sur l'histoire de la construction à Madrid (2003), à Cambridge (2006) et à Cootbus (2009) ce volume rassemble les communications présentées lors du *Premier Congrès francophone d'histoire de la construction* tenu à Paris (2008). Cent vingt articles y sont colligés et articulés en cinq parties traitant des actions constructives du Paléolithique à nos jours : *La conception de projets constructifs* ; *Les matériaux usités dans l'acte de bâtir* ; *L'édification proprement dite du bâtiment* ; *La mise en chantier de la construction* ; *Les héritages du bâti aux prises avec les concepts de propriété et de patrimoine*. Ces parties ne répondent pas à une division disciplinaire. L'objectif est au contraire de faire éclater les encellulements. Les directeurs de ce volume ont en effet la juste conviction que l'histoire de la construction doit être entendue comme « une discipline carrefour qui ourdit, entre la chaîne de l'histoire des sciences et des techniques, la trame de l'histoire des sciences humaines et sociales (p. 5). » L'ensemble du processus constructif va du projet pensé à la matière façonnée et mise en œuvre. Il est placé dans des environnements et des contextes méthodologiques, scientifiques, techniques, juridiques, économiques et sociaux aux finalités aussi diverses que complexes. Le propos de cet ouvrage est ainsi de parcourir ces réalités de manière simultanée ou parallèle dans la perspective d'investir le processus constructif en transcendant sa forme polyédrique.

Le volume débute par une *Introduction* composée de plusieurs articles sur lesquels il convient de s'arrêter. V. Nègre – « Pour une histoire technologique de l'architecture », (pp. 17-22) – justifie l'ouvrage par « le manque de reconnaissance des travaux portant sur cette thématique, au sein même de la communauté francophone » et appelle de ses vœux l'écriture d'une histoire technologique de l'architecture qui investirait autant les sources classiques que de nouveaux documents comme ceux produits à partir du XVIII^e siècle par la littérature commerciale et d'entreprise : catalogues de fabricants, prospectus, modes d'emploi, publicités, annonces, souscriptions. J. Sakarovitch poursuit l'état des lieux en s'interrogeant sur « L'Histoire de la construction et l'histoire des sciences » (pp. 23-29). Après avoir déterminé les croisements de ces deux champs (la mécanique, la statique, la résistance des matériaux, l'analyse du comportement des structures et les modélisations de ces comportements structurels) il conclue à une faible porosité, à quelques « points de friction » qu'il suggère d'explorer. R. Carvais – « Plaidoyer pour une histoire humaine et sociale de la construction » (pp. 31-43) – dévoile les lacunes ou le retard des sciences humaines et sociales à investir le milieu du bâtiment par la triple voie de l'histoire du droit, de l'histoire économique et de l'histoire sociale. Notons que les productions les plus significatives dans le domaine sont empruntées – pour exemples – à la littérature des médiévistes, R. Carvais de mentionner les recherches de Bernardi, de Braunstein, de Cailleaux et de Sosson. A. Picon – « L'histoire de la construction : entre cadres culturels nationaux et problématiques internationales (pp. 45-51) – met quant à lui en évidence la multiplicité des échanges qui irriguent le milieu de la construction au niveau international sur le plan technique, économique ou encore culturel durant les périodes pré et post-industrielles. Il propose ainsi de décroquer définitivement les approches en abordant,

sans vraiment la nommer, la notion des transferts permanents et des flux, en privilégiant « [...] une approche comparable à une sorte de mécanique des fluides, en se préoccupant des circuits inlassables de transposition et de traduction qui assurent peut-être la cohérence du champ constructif à la façon dont le système des océans est en fait un système de courants et d'échanges (p. 49). » Cette contribution ouvre sur celle de Ph. Potié – « Les Temporalités de l'histoire de la construction » (pp. 53-57) – à la question qui structure la réflexion de l'auteur « A quoi sert l'histoire de la construction ? » il propose une réponse nette : « L'histoire que nous fabriquons n'est pas tout à fait celle des historiens de l'art qui a pour visée la constitution d'un patrimoine. L'histoire des architectes et des ingénieurs a toujours été, et reste, un outil de projet qui vise l'édification. » L'introduction se dilate ensuite à la faveur d'interventions concernant l'histoire de la construction en milieu non francophone. A. Becchi traite ainsi de « Histoire de la construction : un regard italien (pp. 59-63) ». Il présente quelques aspects et tendances de la recherche dans le domaine : le caractère fédérateur de l'Histoire de la construction (pluridisciplinarité), le recours aux *Querköpfe* et, enfin aux dialogues de ceux qui font, de ceux qui restaurent et de ceux interprètent la construction. S. Huerta évoque pour sa part le milieu ibérique : « L'Histoire de la construction en Espagne : origines et état des recherches (pp. 65-75) ». Il relate le cheminement qui, en vingt ans, a abouti dans les années 1990 à ce que l'histoire de la construction (définie comme une « approche technique pour comprendre l'univers du bâti ») devienne autonome, donnant ainsi l'exemple, outre d'une cohésion institutionnelle, d'une réussite éditoriale en attente d'une reconnaissance disciplinaire. S. Huerta achève en écrivant : « Il est en effet difficile de s'insérer dans l'université comme l'ont montré la lente implantation de l'histoire des sciences ou la lente dégradation de l'histoire des techniques aux Etats-Unis [...]. Mais [...] l'indépendance est assurée et cette liberté de travailler hors du cadre bureaucratique de l'académisme universitaire doit être exploitée (p. 73). »

Les contributions que serre ce volume répondent parfaitement aux perspectives méthodologiques et épistémologiques envisagées par les historiens évoqués et s'inscrivent dans les voies ouvertes par ses éditeurs. Il est impossible, dans le cadre de ce compte rendu, d'offrir un état précis de chacune des études produites. Tout au plus pouvons-nous mentionner pour les lecteurs du *Bulletin monumental*, les contributions de N. Reveyron – « Remarques sur la technologie des fondations au Moyen Age (XI^e-XII^e siècles) » (pp. 321-330) – ; le collectif dirigé par P. Guibert – « Les Terres cuites architecturales comme sources d'information chronologique et technique des édifices avant l'an mil » (pp. 421-428) – ; l'étude de M. L'Héritier et Ph. Dillmann – « L'Approvisionnement en fer des chantiers de construction médiévaux : coût, quantités et qualité » (pp. 457-466) – ; celle de D. Prigent – « Le Petit appareil et son évolution » (pp. 503-511) – ; les contributions de D. Houbrechts (pp. 437-445) et de Fl. Journot (pp. 447-455) sur les techniques de constructions des maisons à pans de bois et le recours à la dendrochronologie ; ou encore l'étude de S. Büttner sur la « Production et utilisation des pierres bourguignonnes de l'Antiquité à l'époque moderne. L'intérêt d'une base de données » (p. 513-521). A ces articles il faut ajouter l'apport de plusieurs d'entre eux à l'histoire des techniques. Parmi d'autres, mentionnons la contribution de F. Dopéré et M. Piavaux sur « La Taille à la broche linéaire verticale : un nouveau repère chronologique pour l'architecture médiévale de la région mosane » (pp. 531-539) ; celle du collectif dirigé par Cl. Andraut-Schmitt sur « La singularité des voûtes de la cathédrale de Poitiers et ses implications » (pp. 669-678) ; et des réflexions sur le même objet signées par J. C. Palacios : « Les voûtes e croisée d'ogives chez

Juan Guas » (pp. 691-698). Ainsi les médiévistes prennent-ils avec aisance leur place dans ce volume en investissant les champs disciplinaires envisagés et en recourant à la pluridisciplinarité souhaitée par les éditeurs, comme l'indique la convocation des outils de l'histoire de l'art, de l'archéologie du bâti et de l'archéométrie.

Le lecteur trouvera une vue d'ensemble du volume dans la conclusion érudite de A. Guillerme, conclusion qui reprend point par point et synthétise l'apport de cet ouvrage à travers les cinq volets des *Sources et ressources*, de *l'Histoire matérielle*, de *l'Histoire des métiers*, de *l'Histoire des formes* et de *l'Histoire des sensibilités* qu'il introduit, sinon par une définition, par le contenu de l'histoire de la construction : « La construction est bien un champ d'intervention commun de l'histoire et de l'archéologie, de l'art et du droit, des techniques et des sciences. Le bâti fait son histoire à partir des traces matérielles, d'archives, d'imprimés, d'icônes. Mais il est aussi patrimoine matériel et immatériel. Il s'écrit avec un peu de plume et d'encre, s'exprime par le trait, s'imagine par le calcul, s'élève avec la sueur et la force ; c'est une appropriation d'espace qui a ses vocables et grammaires : juridiques, artistiques, populaires, syndicales, savantes. L'économie qui imprègne nos sociétés et trouble notre objectivité est aussi une histoire de construction : son grand chantier rassemble les entreprises qui tissent les pôles d'activités – monastères, villes, ports – et construisent le monde du capital et du travail, dont elle analyse les stratégies. [...] Liant le passé au présent l'histoire de la construction est spécifique (p. 1217). »

Au terme de ce compte rendu une réflexion s'impose sur l'apport de l'histoire de l'art à la connaissance de la production architecturale – de la période médiévale en particulier – autant que du rôle de l'Université dans l'émulation scientifique propre au domaine. Comme l'écrit Ph. Potié : « Faut-il rappeler que ce sont des écoles d'architecture et le Conservatoire national des arts et métiers qui ont pris l'initiative du colloque qui est à l'origine de ce livre (p. 53) ? » L'histoire de l'art appliquée à l'architecture médiévale est, en effet, en perte de vitesse autant qu'en crise méthodologique. En dépit des recherches pluridisciplinaires engagées sur les grands chantiers de la cathédrale de Poitiers (Univ. Poitiers), d'Auxerre (CEM-Univ. Dijon) ou de Saint-Trophimes en Arles (Univ. Aix-en-Provence) ... l'histoire de l'art peine à solliciter l'apport d'autres disciplines. Les raisons sont multiples. Mentionnons notamment une totale absence des recherches fondamentales sur l'architecture médiévale au sein de l'INHA au profit d'études sur la réception et la représentation de cette dernière. Par ailleurs, le monopole des chairs réservées à l'enseignement de l'architecture médiévale par quelques-uns (l'Ecole de Chaillot, l'Ecole des chartes, l'Ecole du Louvre et l'Université), malgré l'indéniable érudition et excellence de cet enseignement, favorise l'uniformisation des futurs chercheurs, le nivellement des différences et, donc, l'appauvrissement des échanges et des débats. L'exemple italien relaté par A. Becchi (pp. 59-63) devrait faire réfléchir.

Arnaud Timbert
Université Lille 3 Charles de Gaulle